

Yves Winkin

*École normale supérieure (ENS), Lyon
Laboratoire communication et politique, CNRS, Paris*

DE QUELQUES ORIGINES AMÉRICAINES DES SCIENCES DE LA COMMUNICATION

Les origines des sciences de la communication aux États-Unis sont complexes ; elles ne reposent pas, comme en Europe, sur un rapport quasi-exclusif aux médias. Ainsi, le renouveau de l'enseignement de la rhétorique au début du XX^e siècle est une des origines les plus importantes de la discipline. La volonté de donner une formation universitaire aux journalistes est une autre origine, qui n'est pas sans préfigurer la réflexion européenne à ce sujet (un bon demi-siècle plus tard). Enfin, l'enseignement et la recherche sur les médias, qui se mettront en place après la Seconde Guerre mondiale, constituent une troisième origine, sans doute la plus connue en Europe. En retraçant à grands traits les voies d'émergence des sciences de la communication aux États-Unis, on se donne les moyens, par contraste, de mieux saisir la spécificité des Sciences de l'information et de la communication à la française.

L'enseignement de la rhétorique

Les origines les plus anciennes des sciences de la communication aux États-Unis, mais aussi les moins connues en Europe, sont la rhétorique et l'«élocution», telles qu'elles s'enseignent dans l'Amérique coloniale des XVII^e et XVIII^e siècles. Une abondante littérature américaine montre que la rhétorique est toujours restée très vivante en terre américaine, donnant peu à peu lieu à des chaires, à des départements, à une discipline académique spécifique – qui s'appellera *Speech*, puis *Communication*¹.

Avant l'Indépendance, quatre mouvements se disputent la définition légitime de la rhétorique. D'un côté, on trouve les écrits de rhéteurs comme Peter Ramus, qui veulent faire de la rhétorique un art de l'expression verbale et gestuelle; leur approche est semblable à celle des «élocutionnistes» qui veulent améliorer la prononciation publique de la langue anglaise, notamment en observant l'expression «naturelle» des mots et des gestes. De l'autre, les tenants de Port-Royal, qui veulent revenir à une définition de la rhétorique comme art de la persuasion, entraînant un nouvel intérêt pour Cicéron et Quintilien; leur positionnement «intellectualiste» n'est pas loin de celui des «belletristes», qui veulent, quant à eux, tirer la langue anglaise vers de nouveaux sommets grâce à un retour à la conception classique de la rhétorique et de la poétique.

Ces différentes rhétoriques sont enseignées dans des «colleges» comme Harvard, Princeton, Yale, qui allaient devenir les premières universités après la Révolution. Les enseignements ne sont pas seulement théoriques: les élèves apprennent également à s'adresser à un public (celui de leurs pairs en premier lieu), à déclamer un texte mémorisé, à s'engager dans un «dialogue socratique», à mener des «disputes syllogistiques», à clamer une oraison, etc. En dehors des cours, des clubs d'étudiants organisent des joutes oratoires. Ces multiples activités ne sont jamais loin de la formation cléricale, mais l'effervescence pré-révolutionnaire va les séculariser tout en leur donnant une nouvelle vigueur.

Après l'Indépendance, les premières chaires de Rhétorique apparaissent. Le futur sixième président des États-Unis, John Quincy Adams, sera ainsi le premier «Boylston Professor of Rhetoric and Oratory» à Harvard. Cette académisation entraîne à la fois un renforcement des courants classicisants, en particulier le courant belletriste, et une éviction progressive des élocutionnistes, qui vont peu à peu être délégitimés. Tandis que la rhétorique universitaire se consacre à l'étude de la langue écrite, au point qu'elle se glisse progressivement dans les départements naissants de langue et littérature anglaises, l'élocution doit quitter Harvard et se réfugier dans des collèges et des universités de moindre prestige. Nombre d'élocutionnistes offrent leur enseignement de ville en ville, se rapprochant de la performance théâtrale. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, la situation est à peu près la suivante.

Sous l'influence du modèle universitaire germanique, les professeurs d'anglais entendent se consacrer aux études philologiques et aux travaux de critique littéraire. La rhétorique, l'art oratoire, la «forensique»² ne sont plus trop bien vus, d'autant plus que les étudiants en redemandent, sous la forme de cours pratiques de *public speaking*. Sous la pression à la fois des départements d'anglais et des étudiants, diverses universités vont instituer des départements d'«arts et techniques de la parole». L'université d'Iowa offre un *Master of Arts in Public Speaking* dès 1902. Plusieurs professeurs de «parole publique» proposent la création d'une organisation nationale distincte de celle des professeurs d'anglais – et distincte de celle des élocutionnistes, regroupés au sein de la *National Speech Arts Association*. C'est ainsi que la *National Association of Academic Teachers of Public Speaking* voit le jour en novembre 1914, de même que son journal officiel, le *Quarterly Journal of Public Speaking*. Lancés dans une quête éperdue de reconnaissance universitaire, les ténors de la nouvelle discipline vont chercher à durcir leur noyau, particulièrement en matière de recherche et d'enseignement de troisième cycle. Deux tendances apparaissent dans les années 1920. D'un côté, la «Cornell School of Rhetoric», qui insiste sur un retour à la rhétorique classique; de l'autre, la «Iowa School of Speech», qui veut refonder l'étude de la parole dans un cadre interactionnel, proche de la psychologie expérimentale.

Peu important ici les différences d'école. Ce qu'il faut retenir, c'est que la parole est un domaine d'enseignement et de recherche aux États-Unis depuis le XIX^e, sinon depuis le XVII^e siècle, sans

discontinuation. Et que cette parole deviendra de la « communication » dans la seconde moitié du XX^e siècle. Un raccourci de cette histoire est fourni par les transformations successives de l'association des enseignants du domaine. La *National Association of Academic Teachers of Public Speaking* devient la *National Association of Teachers of Speech* en 1917, puis la *Speech Association of America* en 1945, la *Speech Communication Association* en 1971 et enfin la *National Communication Association* en 1998. Certes, cette histoire n'est pas linéaire. Mais des tendances lourdes sont récurrentes : tension entre formalisation et pratique, entre langue écrite et langue parlée, entre belles-lettres et « sciences du comportement ». « Communication » a succédé à « speech », qui a succédé à « public speaking », qui a succédé à « elocution » et « oratory ». Mais l'intérêt pour la transmission interindividuelles de messages reste le même. Les départements de *Speech-Communication* sont les héritiers des chaires de rhétorique. Hier, il s'agissait d'élocution et de forensique, aujourd'hui de « communication non verbale » et d'« analyse conversationnelle ». Mais, comme dit la formule, plus ça change, et plus c'est la même chose.

Les écoles de journalisme

Les programmes de formation au journalisme existent aux États-Unis depuis plus d'un siècle³. La création du premier d'entre eux, en 1869, par Robert E. Lee, le général sudiste devenu président de la Washington University, a suscité l'opposition de nombreux journalistes, pour qui « il n'y a qu'une école de journalisme et c'est une salle de rédaction bien gérée » (W. Patterson, *Courrier-Journal* de Louisville) – au point que le programme de *Journalism and Printing* a été supprimé après quelques années. Les initiatives suivantes vont s'appuyer sur les journalistes eux-mêmes, qui deviennent enseignants au sein des nouvelles structures. C'est ainsi que Walter W. Williams, un journaliste très connu au début du siècle, sera le doyen de la première école complète de journalisme, fondée à l'université du Missouri en 1908. Joseph Pulitzer, l'ancien journaliste du *World* de New York offrira 2,5 millions de dollars à l'université Columbia pour l'établissement d'une école de journalisme à son nom. La mise en place va en s'accélérer : 84 écoles et départements en 1917, 455 en 1934 (Gerbner et Schramm, 1989, p. 359). Les professeurs ont leur association dès 1912, leur *Bulletin* dès 1924, qui s'appellera *Journalism Quaterly* à partir de 1930. C'est un bon indicateur de l'évolution de cet univers, qui va peu à peu se doter de toutes les marques d'une discipline.

Entre 1924 et 1930, la plupart des articles sont consacrés à des questions de pédagogie : comment enseigner le journalisme ? À partir de 1930, la revue fait place à des analyses de la presse internationale, à des questions d'histoire du journalisme. Un vocabulaire emprunté aux sciences humaines et sociales commence à apparaître : l'expression « communication de masse » est utilisée dès 1935⁴. Mais il faudra vingt ans pour que la transformation du champ soit complète. En 1955, le *Journalism Quaterly* est rempli d'articles quantitatifs sur les effets des médias et d'articles théoriques sur les modèles de la communication. Ce dernier mot, qui apparaît dorénavant plus d'une fois par page, fait l'objet de toutes les attentions. Au début des années 1960, un débat anime l'*Association for Education in Journalism* : faut-il imposer des cours

de théorie de la communication aux étudiants de second cycle en journalisme ? La réponse est donnée par une enquête de l'AEJ en 1964 : près de 90 % de ses membres veulent que les écoles de journalisme renforcent leur enseignement des « sciences du comportement »⁵. En un siècle, la conception de l'apprentissage idéal du journalisme est passée de la pratique exclusive en salle de rédaction, sans aucun enseignement théorique, à la formation complète en sciences sociales, avec sensibilisation à la pratique lors de stages (*internships*). L'évaluation des enseignants en journalisme, lors de l'engagement et des promotions, se fait dorénavant sur une base strictement universitaire : colloques, publications, etc. Les enseignants de journalisme sont devenus des enseignants de communication.

L'enseignement de troisième cycle (graduate studies) et la recherche sur les médias

De la complexe histoire des sciences de la communication aux États-Unis, on ne retient en général en Europe que les noms de quelques figures de l'Entre-deux-guerres : Lazarsfeld, Lasswell, Lewin, Hovland – les « pères fondateurs », comme disent les manuels. Certes, les travaux de ces hommes ont contribué intellectuellement à fonder la discipline ; aujourd'hui encore, des références à leurs recherches apparaissent dans les bibliographies. Mais l'institutionnalisation de la Communication ne passe pas par eux ; les centres de recherche qu'ils avaient créés, tel le célèbre *Bureau of Applied Social Research* fondé à l'université Columbia par P. Lazarsfeld, n'existent plus ou ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Comme l'expliquent bien deux vieux renards de la discipline, Steven Chaffee et Everett Rogers, c'est par le « département » et par l'« école » qu'une discipline s'installe dans la durée et prend de l'ampleur au sein de l'université américaine, non par le relais des « instituts » et des « centres », qui sont souvent des créations d'un seul homme. Une fois le grand homme parti, son lieu disparaît.

Un exemple particulièrement frappant est celui de Wilbur Schramm, un des hommes les plus puissants du monde de la Communication universitaire des années 1930 à 1960⁶. Il rêve de fonder des programmes de doctorats sur la communication de masse et des centres de recherche qui ne devraient rien aux départements de *Speech* et de Journalisme déjà existants. Il y parvient grâce à ses multiples connections dans différents univers sociaux (y compris la CIA) : entre 1943 et 1947 à l'université d'Iowa, à l'université d'Illinois entre 1947 et 1955, à Stanford entre 1955 et 1973. Mais ces créations ont peu à peu été absorbées par les départements préexistants, qui en ont fait leur structure de troisième cycle. Schramm, comme Lazarsfeld et quelques autres ténors de sa génération, avait pour modèle l'université allemande, constituée d'une myriade d'instituts de recherche semi autonomes, dirigés par des grands patrons entourés de quelques collaborateurs. Mais c'est un modèle obsolète, balayé par les réalités démographiques et économiques des États-Unis d'aujourd'hui.

Les sciences de la communication américaines reposent donc fondamentalement sur les départements de Journalisme (qui se sont donné une coloration plus scientifique au fil des années en s'intéressant à la recherche sur les moyens de communication de masse) et sur les départements de *Speech* (qui se sont ouverts

aux travaux sur la communication interpersonnelle, non verbale, etc.). Dans nombre d'universités, les deux départements coexistent. Les fusions sont encouragées, mais s'avèrent en fait plutôt rares.

En évoquant cette dimension structurelle des sciences de la communication aux États-Unis, je veux rappeler que les hommes, aussi brillants soient-ils, ne suffisent pas à bâtir une discipline. L'enracinement dans le monde universitaire passe par d'autres mécanismes, qui relèvent de logiques de champ, pour parler comme Bourdieu (1984). Comment ainsi expliquer que la Communication soit particulièrement vigoureuse dans les universités publiques (*State universities*) du MiddleWest et qu'elle soit relativement faible sur les Côtes, en particulier dans les grandes universités privées de la Côte Est, celles qui appartiennent à l'*Ivy League*⁷ ? Comme l'admettent Chaffee et Rogers avec beaucoup de franchise, la Communication reste, dans la perspective de l'*Ivy League* – « qui contrôle la pensée au sommet du système américain d'enseignement » – un champ peu légitime. Et même dans les universités où elle se porte bien, « elle est toujours en lutte pour gagner une respectabilité universitaire » (Chaffee et Rogers, 1997, p. 160). Il est un fait que, parmi les universités de grand prestige international, seule Stanford possède un département de Communication. Parmi les universités de l'*Ivy League*, seule l'université de Pennsylvanie (Philadelphie) propose depuis 1968 un programme de troisième cycle complet en Communication, grâce à l'Annenberg School for Communication. Pourquoi la Communication souffre-t-elle encore d'un déficit de légitimité dans le monde même qui l'a vue naître ? Trop nouvelle ? Mais la rhétorique est sans doute la première discipline enseignée à Harvard au XVII^e siècle. Trop hétérogène ? Mais que dire alors des *business schools*, qui proposent un pot-pourri de disciplines ? Trop à gauche politiquement ? La discipline dans son ensemble est sagement à droite, à quelques notables exceptions près. La seule réponse que je parviens à proposer, c'est que la Communication reste, aux yeux des autres sciences, une discipline ancillaire : elle doit être au service des étudiants, qu'elle forme à diverses pratiques pré-professionnelles, au service des autres départements, pour lesquels elle fournit divers cours de base, précisément appelés *service courses*, au service des médias et des instituts de recherche privés, qui lui commandent des enquêtes d'opinion, etc. Cette incapacité de la Communication américaine à conquérir une pleine autonomie intellectuelle n'est pas sans rappeler la difficulté homologue des Sic françaises.

Paysages contrastés : les sciences de la communication aux États-Unis et en France

Les sciences appartiennent à leur époque et à leur culture : cette proposition prend tout son relief quand on compare deux disciplines qui portent le même nom mais qui ont pris leur essor à des moments différents dans des pays différents. Ainsi des sciences de la communication aux États-Unis et en France. Dans l'un et l'autre cas, il n'était pas impossible qu'elles prennent d'autres voies lorsqu'elles se sont institutionnalisées. Mais, comme le disent Meyriat et Miège (2002), les options prises deviennent peu à peu irréversibles. Ainsi, une voie envisageable en France eût consisté en un « enseignement culturel modernisé et pluridisciplinaire (projet que l'on peut appeler *humanités modernes*) ». Pour diverses raisons que ces deux

observateurs analysent bien, pour les avoir vécues de l'intérieur, ces *cultural studies* à la française ne verront jamais le jour. On peut observer de tels «non-développements» aux États-Unis: ainsi, l'approche sémiologique en Communication restera toujours très minoritaire, malgré toute sa créativité, alors que la vieille tradition rhétorique, usée jusqu'à la corde, se maintiendra tout au long du XX^e siècle, au grand étonnement des (rares) visiteurs européens (cf. Plantin, 1990).

Aux États-Unis, c'est le département qui est le garant de la pérennité des disciplines. En France, l'instance souveraine, c'est «le Ministère» (sous-entendu: de l'Éducation nationale). On a peine à imaginer que des décisions au sein des universités américaines puissent transiter par quelque ministère fédéral; on a peine à imaginer en France qu'une décision universitaire ne transite pas par Paris, quelle que soit son importance. Rien n'est plus différent que la totale décentralisation américaine et la centralisation française quasi-absolue. Si le Comité consultatif des universités (CCU) n'avait pas créé une 52^e section en 1975, les Sic n'auraient pu exister comme telles; elles n'auraient pu s'introduire qu'en contrebande dans les universités françaises. Le plus curieux, c'est que l'apparent particularisme américain conduit à terme à une grande homogénéité disciplinaire, en termes de programmes, de références, de problématiques de recherche, alors que la main de fer de Paris n'aboutit in fine qu'à un éparpillement des axes d'enseignement et de recherche. L'explication se trouve-t-elle du côté des organisations professionnelles et des revues? On a vu quelle était la puissance de la *Speech Communication Association*, avec ses dix mille membres, sa convention annuelle et ses revues. En France, chaque département, sinon chaque professeur un peu ambitieux, veut produire sa revue et organiser des colloques. La Sfsic (Société française des sciences de l'information et de la communication) joue par éclipses un rôle de dissémination de l'information. Mais elle ne donne pas le ton au sein de la discipline.

Si l'on compare les contenus des deux disciplines, il apparaît que les disciplines littéraires ont eu aux États-Unis un rôle capital dans la mise en place de la composante «speech», mais qu'elles ont progressivement été rattrapées puis dépassées en influence par les sciences sociales. Dans la composante «journalisme», les sciences sociales ont toujours eu un rôle dominant, qui s'est encore renforcé lorsque l'étude de la communication de masse s'est imposée comme thème majeur d'enseignement et de recherche. C'est dire si, par contraste, la situation française apparaît curieuse: c'est à peine si la sociologie, la psychologie sociale – ne parlons pas de l'anthropologie – sont convoquées au sein des Sic, qui s'enchaînent essentiellement dans une matrice linguistique, au prix d'une «discursivisation» (d'une textualisation) de ses objets d'études. Je force le trait – tout lecteur un tant soit peu averti pourra m'objecter, en me citant telle ou telle recherche, que le rapport au monde au sein des Sic n'est pas systématiquement médié par des «discours». Il reste que le seul ouvrage en langue française proposant une approche *anthropologique* des médias a été écrit par un collègue roumain (Coman, 2003)...

Les approches comparatistes n'ont qu'un rôle heuristique. Celle esquissée ici ne peut que mener à la frustration, en raison d'une évocation trop sommaire d'univers trop vastes. Mais elle aura atteint un de ses objectifs si elle incite au moins un jeune chercheur à reprendre le travail en détail et en profondeur.

NOTES

1. Pour faire court, je m'appuie essentiellement ici, quant aux faits, sur deux thèses de doctorat très documentées: Condon (1988) et King (1990). Les articles de Robinson (1988) et Rowland (1988) m'ont été très utiles sur le plan historiographique.
2. En anglais, la «forensic» est l'art ou l'étude du discours argumentatif (le mot latin *forensis* signifie «relatif aux affaires publiques»).
3. Je m'appuie ici sur l'article de Gerbner et Schramm (1989).
4. Les données présentées ici sont tirées de l'excellente thèse de doctorat d'Elvira Arcenas (1995).
5. On retrouve des éléments de ce débat dans l'article de K. Nordenstreng (1968).
6. J'utilise ici plusieurs sources, en particulier les ouvrages de T. Glander (2000) et de Chr. Simpson (1994).
7. *L'Ivy League* est la «la ligue du lierre», allusion au fait que les bâtiments de Harvard, Yale, Princeton, Pennsylvania et quelques autres sont recouverts de lierre comme ceux d'Oxford et de Cambridge.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARCENAS, E., «*Communication*» in *the Making of Academic Communication*, Philadelphia, University of Pennsylvania, PhD non publié, 1995.
- BOURDIEU, P., *Homo Academicus*, Paris, Éd. de Minuit, 1984.
- CHAFFEE, S. H. et ROGERS, E., «The Establishment of Communication Study in America», in SCHRAMM, W., *The Beginnings of Communication Study in America: A Personal Memoir*, Thousand Oaks, Sage, 1997.
- COMAN, M., *Pour une anthropologie des médias*, Grenoble, PUG, 2003.
- CONDON, D., *The Foundations of the Cornell School of Rhetoric*, Pittsburg, University of Pittsburg, Ph. D. non publié, 1988.
- GERBNER, G., SCHRAMM, W., «Communication, Study of», in BARNOUW, E. (dir.), *International Encyclopedia of Communications*, New York, Oxford University Press, vol. 1, 1989, p. 258-268.
- GLANDER, T., *Origins of Mass Communications Research During the American Cold War*, Mahwah, N. J., Lawrence Erlbaum Associates, 2000.
- KING, L.J., *A History of the Department of Communication at the University of Oklahoma*, Norman, Oklahoma, Ph. D. non publié, 1999.
- MEYRIAT, J., MIEGE, B., «Le projet des Sic: de l'émergent à l'irréversible (fin des années 1960-milieu des années 1980)», in R. BOURE (dir.), *Les Origines des sciences de l'information et de la communication. Regards croisés*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2002, p. 44-70.
- NORDENSTRENG, K., «Communication Research in the United States: A Critical Perspective», *Gazette*, vol. XIV, n° 3, 1968, p. 207-216.

Yves Winkin

PLANTIN, Chr., «Renaissance de la rhétorique: les travaux américains», in PLANTIN, Chr., *Essais sur l'argumentation*, Paris, Kimé, 1990, p. 53-88.

ROBINSON, G., «Here Be Dragons: Problems in Charting the U.S. History of Communication Studies», *Communication*, vol. 10, 1988, p. 97-119.

ROWLAND, W. D., «Recreating the Past: Dilemmas in Rewriting the History of Communication Research», *Communication*, vol. 10, 1988, p. 121-140.

SIMPSON, Chr., *Science of Coercion: Communication Research and Psychological Warfare 1945-1960*, New York, Oxford University Press, 1994.